

UNE TRANSHUMANCE DE PLUS DE QUATRE MILLE MÈTRES DE DÉNIVELLATION DANS LES ANDES DU PÉROU

par PIERRE DEFFONTAINES

Geògraf. Director honorari de
l'Institut Francès de Barcelona

La Cordillère des Andes est la plus longue chaîne de montagnes du monde (plus de sept mille kilomètres), la plus étendue en superficie (plus de trois millions de kilomètres carrés) et la seconde en hauteur, après l'Himalaya. Cet immense domaine montagneux paraissait appelé à une large fonction pastorale. Or c'est une grande surprise de constater que l'élevage y a joué un rôle extrêmement minime.

Il faut se rappeler pour comprendre cette pénurie que ces montagnes sont en grande majorité, pour plus des quatre cinquièmes, étalées en des zones, ou équatoriales, ou tropicales, qui ne présentent presque pas de changement de climat saisonnier; la succession de vastes champs de neige et de riches pacages caractérise seulement les montagnes de climat tempéré, avec leurs «alpes», qu'on atteint par des savantes transhumances et qui favorisent si particulièrement l'élevage montagnard.

Il faut noter aussi que l'Amérique du Sud n'a pas possédé une faune de grands herbivores. C'est seulement après l'arrivée des Européens qu'ont été introduits les troupeaux de bétail domestiqué et ceux-ci se sont localisés, non pas en zone montagneuse, mais surtout dans les vastes herbages qui occupent en grande partie la longue dépression centrale; celle-ci traverse le continent du Nord au Sud, des *llanos* du Vénézuéla aux *pampas* de l'Argentine, avec cependant l'interruption de la selva amazonienne. Cette dépression herbeuse était restée, jusqu'au xvi^{ème} siècle presque totalement vide de toute vie, autant animale que humaine.

Les seuls animaux domestiqués à l'époque précolombienne en Amérique du Sud étaient les lamas et les alpacas, mais ils ne vivaient que dans les régions de très haute altitude, toujours plus de trois mille mètres.

Aussi est-ce assez surprenant de découvrir sur le littoral du Pacifique une étrange et complexe vie pastorale avec une extraordinaire transhumance entre les hauts plateaux du Pérou et les rivages de la mer, sur plus de quatre mille mètres de dénivellation.

En ces régions, se succèdent en altitude des zones assez différentes. D'abord un large *altiplano* s'étend à l'Est d'une haute cordillère, faisant bordure vers le Pacifique avec ses sommets de cinq à six mille mètres; c'est la *puña*, de quatre mille mètres d'altitude moyenne, zone assez désertique, mais qui possède néanmoins une petite saison de pluies, en été, où elle reçoit trois à quatre cents millimètres de précipitations qui tombent de janvier à avril; saison qu'on appelle *invierno de la sierra*, bien qu'elle soit estivale, parce que les pluies la rendent plus fraîche et plus humide. Cette *puña* se couvre alors de maigres herbages sur de vastes étendues, qui sont la propriété des anciennes communautés indiennes de la montagne, les *aylus*.

C'est là que viennent pacager les troupeaux de lamas et d'alpacas, en vagabondant sous la conduite de bergers ou *llameros*, qui vivent en des huttes construites en mottes de gazon séché. Ces mottes d'herbe leur servent aussi de combustible en association avec la fiente de lama, la *taquia*.

Mais dès la fin d'avril, la sécheresse s'installe, les troupeaux de lamas et d'alpacas se dispersent; les uns montent vers les crêtes à la limite des neiges, à plus de cinq mille mètres; ces neiges, en fondant plus ou moins, fournissent un peu d'humidité et une végétation coriace, dont se contentent spécialement les alpacas; les lamas descendent sur les rives marécageuses des grands lacs intérieurs: Titicaca, Junin... où la sécheresse laisse à découvert des terrains avec végétation de roseaux fibreux, relativement comestibles.

Les Indiens ont leurs villages et leurs cultures sur les versants des vallées en gorges profondes, qui descendent vers le Pacifique, entre deux et trois mille mètres d'altitude. C'est là qu'ils cultivent leurs plantes alimentaires: maïs, quinoa, pommes de terre et haricots, minuscules petits champs, souvent irrigués, en des terrasses superposées sur des pentes invraisemblables. Malgré leur élevage d'animaux, ces habitants étaient restés essentiellement végétariens; la viande de lama et d'alpaca a un fort goût de musc, qui la rend très peu utilisable; les bêtes ne servaient pratiquement que pour les transports et pour la laine et les peaux.

L'introduction du bétail européen entraîna de grands changements dans les genres de vie. La viande devint rapidement un produit qui se vend très bien dans les villes et dans les mines voisines; son utilisation dans l'alimentation indigène des campagnes s'instaura plus lentement, mais peu à peu. Aussi les Indiens cherchèrent progressivement à posséder des bêtes à viande et à lait européennes, bovins, ovins, caprins.

Ces animaux s'habituaient tant bien que mal à l'altitude. On les monta avec les bergers, *llameros* sur l'*altiplano* pour y profiter de l'*invierno de la sierra*; mais bien entendu, ils ne s'adaptèrent pas à la vie vagabonde des lamas dans la sécheresse et la grande altitude. Force fut donc de les redescendre au village vers deux ou trois mille mètres d'altitude, dès la fin d'avril, et l'on dut prévoir de réserver, dans les champs cultivés pour l'alimentation des habitants, quelques parcelles en alfalfa ou luzerne; cela ne pouvait être d'ailleurs que minime et provisoire, car l'approvisionnement de la population était déjà très restreint.

Il fallait donc que, plus ou moins rapidement, suivant la valeur des pluies, on trouve une autre solution. C'est alors que s'offrirent les maigres ressources des bas-pays littoraux du Pacifique, sur lesquels les anciens *aylus* indiens de la montagne avaient conservé des droits, soit sur les bas versants, les *lomas*, à moins de mille cinq cents mètres d'altitude, soit sur les petits deltas du rivage,

les *bajíos* (les bas), au débouché des torrents dégringolant de la Cordillère. Depuis longtemps, les Indiens des *aylus* venaient y faire de petites cultures d'irrigation.

Malheureusement, ce littoral péruvien est un des déserts les plus absolus; dès qu'on descend au-dessous de deux mille mètres, il n'y pleut presque jamais; à Lima, la moyenne annuelle des pluies n'atteint que trente sept millimètres, c'est dire que souvent plusieurs années de suite restent sans aucune précipitation; quand je suis passé à Lima, il n'avait pas plu depuis cinq ans; c'est une des régions les plus sèches du monde.

Cependant d'épais brouillards bas, appelés *garuas* au Pérou, *camanchacas* plus au Sud au Chili, s'établissent sur le littoral, durant l'hiver, avec intenses rosées déposées sur le sol, curieux «désert à ciel gris» comme l'a appelé Dresch, sans aucune pluie, mais à sol humidifié par les condensations. Cela permet une certaine végétation de juin à octobre, spécialement de fleurs aux vives couleurs, surtout sur les collines littorales. C'est l'*invierno de la Costa*, qu'on appelle aussi *tiempo de lomas*; il règne alors un hiver doux et nuageux, très différent de l'été brulant et suffocant qui lui succède.

Pour le bétail, cela va constituer une saison complémentaire de l'*invierno de la sierra*. Il se créa alors un nouveau type de bergers, non plus les anciens *llameros* de l'*altiplano*, mais les *lomeros*, que les communautés indiennes des montagnes désignent pour conduire leurs troupeaux sur les *lomas* d'en bas. Ces bergers connaissent les complémentarités et organisent leurs migrations avec des départs avancés ou retardés, suivant les pluies; ils connaissent aussi ces chemins de gorges vertigineux et périlleux, qui descendent de plus de trois mille mètres et quelquefois de quatre mille, sur moins de cinquante kilomètres de distance.

Comme en Méditerranée, c'est en hiver que les bêtes descendent sur la côte, mais non à cause des pluies, qui n'existent absolument pas ici, mais par suite des rosées; et même ces rosées sont d'autant plus abondantes l'hiver sur la côte que les pluies ont été plus rares l'été en montagnes; au dire des Indiens, plus la sécheresse a sévi dans la *sierra*, plus les *lomas* seront humide et inversement.

Ces bergers vivent sur les *lomas* pendant l'hiver avec leurs familles dans des cabanes de pierre (souvent sans toiture à cause de l'absence de pluie), qu'ils retrouvent d'une année à l'autre. Le bétail, chaque nuit, se réunit près de la maison, dans le *corral*; en général il y a une source voisine, mais celle-ci peut s'épuiser et les animaux doivent se contenter des rosées du matin. Souvent il arrive que celles-ci soient déficientes. Alors les troupeaux sont attirés vers un quatrième étage de transhumance. Tout au bas, sur le littoral même, il y a, au pied des *lomas*, pour terminer l'étonnant périple du bétail à travers les Andes péruviennes, les nombreux petits deltas et cônes de déjection des *bajíos*, au débouché des vallées torrentielles, descendant de la cordillère; le plus souvent ils sont totalement à sec en surface, mais on peut y trouver de l'eau en profondeur par des conduites souterraines, du genre des *foggaras* sahariennes ou des *ganats* iraniennes. Certaines communautés indiennes y ont planté de petites luzernières irriguées (1).

(1) John P. COLE (traduit de l'anglais par P. VEYRET): Huarochiri, une petite région des Andes du Pérou. Revue de Géographie alpine, 1956, pp. 445-462.

Voir aussi, étude de Carlos Vasquez, *Les communautés indiennes au Pérou*, id. 1953., et aussi renseignements du professeur C. Pefiaherrera de Lima).

En général on n'a recours à ces étroites prairies artificielles du littoral qu'en cas de sécheresse grave; normalement, on commence l'hiver en *lomas*, jusqu'à épuisement des herbes et des sources et on le termine plus ou moins tard sur les deltas, qui apparaissent ainsi comme un paturage de secours, un remède à l'insécurité du climat; c'est le cas notamment pour les villages de Canta sur le Chillón, de San Mateo sur le Rimac, de Alloca et Huampara sur le Mala.

Aujourd'hui, nouvelle évolution, les anciens *aylus* se désagrègent; des compagnies sucrières en ont profité pour acheter ou exproprier progressivement les zones d'irrigations des deltas côtiers et les transformer en champs de cannes à sucre; autour de Pisco, presque tout le delta est passé aux mains de grandes compagnies capitalistes de planteurs de cannes. D'autres cultures viennent d'ailleurs disputer aux fourrages les espaces restreints de ces zones d'irrigation; à Mala, c'est surtout le coton, à Casma, c'est le riz, autour de Canete, Chíncha et surtout Mollendo et Ilo, ce sont les vignobles et les plantations de fruitiers.

L'exploitation par l'élevage n'a pas un rendement suffisant pour lutter contre ces concurrences. Il donne un bétail maigre (poids moyen des bovins transhumants trois à quatre cents kilos) et de qualité médiocre. Aussi suffit-il de moins en moins à la consommation locale et cède-t-il de plus en plus la place aux importations de bétail argentin.

Ainsi elle est en régression cette courieuse vie pastorale, étalée en quatre étages sur plus de quatre mille mètres d'altitude, sans doute la plus haute dénivellation de transhumances connue, où les *ganaderos* hésitent, suivant les années et les lieux, entre l'utilisation des diverses zones de hauteur et celle des paturages artificielles d'irrigation; vie pastorale sans régularité, pleine d'improvisations et d'insécurité.